

1. Arangwanda au village Adingo

Il était dix sept heures, il revenait de Lola où il avait pris son bain. Lola est un petit ruisseau situé à une centaine de mètres derrière les cases de son village. Il était assis sur un morceau de bois placé au bord de la route afin de permettre aux passants de se reposer. Il voyait les enfants âgés de sept à huit ans munis de leurs récipients se diriger vers Lola. Un peu plus loin, il apercevait des femmes, paniers au dos en provenance des champs. Lui, avait décidé de ne pas effectuer le déplacement pour la forêt aujourd'hui. Il était préoccupé par les travaux domestiques. Il avait mis de l'ordre dans sa paperasse et nettoyé ses habits. Ce repos volontaire l'avait permis de récupérer un peu d'énergie après une semaine de dur labeur. Quelques instants après, il se souvenait du premier jour du Baccalauréat dont le déroulement était interrompu par les coups de feu, coup de feu marquant le début de la guerre du cinq juin mille neuf cent quatre vingt dix sept. Il revoit encore sa copie d'examen sur laquelle il avait rédigé une dissertation. Il se rappelait encore des erreurs commises ce jour là... Ah ! Si j'avais continué dans cette lancée, j'allais manquer mon examen, disait-il.

Il pensait maintenant à la prochaine session du Baccalauréat. Intérieurement il prit un engagement de faire mieux prochainement, je dois comprendre le sujet avant de rédiger, disait-il.

Sa réflexion fut brusquement arrêtée quand il vit un mille pattes passer à côté de son pied gauche. Lentement, il retira son pied puis ramassa un morceau de bois sec qui traînait dans les environs. Puis il enfonça ce bois sur la tête de la bête afin d'en écraser. Après l'avoir neutralisé, il

décida de vider les lieux. Il se dirigea vers le village Adingo. Le village Adingo est situé à neuf kilomètres de la sous-préfecture de Mbama. Les cases y sont construites en terre battue.

Adingo est divisé en quatre secteurs selon l'origine des habitants. Il y règne une ambiance bon enfant. L'activité principale des habitants du village reste l'agriculture. On y cultive le manioc, le maïs et les arachides. On y pratique également la pêche et la chasse au filet. La population passe tout son temps dans la forêt et ne revient au village que le soir vers dix sept heures.

La piste qu'avait empruntée Arangwanda passe derrière la case de sa tante maternelle Clémentine et aboutit à l'avenue principale. Il avait décidé de lui rendre visite avant de rentrer chez soi. Derrière la case de sa tante, il perçut les bruits des marmites et la fumée sortait de sa cuisine à travers la fenêtre. Il était sûr qu'elle était déjà arrivée. Aussitôt derrière la porte il l'interpella en plaisantant :

— Maman ! Maman ! J'ai faim. Je n'ai pas mangé depuis deux jours.

Puis elle se mit à rire. Quand elle le vit, elle lui tendit un morceau de maïs qu'elle venait de cuire.

— Prends, calme ta faim avec ce maïs en attendant la nourriture, dit-elle.

Il avait compris que ce geste témoignait l'amour qu'elle éprouvait pour lui. C'est pour cela qu'il prit le maïs, commença à manger. Il lui dit ensuite qu'il préférerait attendre la nourriture sur place. Elle lui céda son siège en liane. Ensuite il lui demanda le menu avant de donner son avis sur l'odeur qui échappait de l'orifice du couvercle.

— Maman ! J'avoue que ça sent bon. Au faite, comment se fait-il qu'avec peu d'assaisonnement tu arrives à obtenir une bonne soupe ?

— C'est l'expérience mon fils, dit-elle.

Il prit place à côté de la porte afin d'éviter la fumée qui occupait toute la cuisine. Au fond de la cuisine se trouvait

la volaille. Et au-dessus du feu se trouvait la marmite. Un peu plus au-dessus était suspendu un *Ngangui* une sorte d'étagère qui sert à sécher du poisson, les arachides et autres graines.

Poursuivant la conversation, la tante le questionna à nouveau pourquoi il n'était pas parti à la forêt. Il lui expliqua le pourquoi. Puis elle lui demanda avec un air triste.

— Tu vas bientôt nous quitter, n'est ce pas ?

— Oui maman ! Je ne sais pas encore quand mais ça ne saura tarder, je sens l'imminence de mon voyage.

Toute triste, elle se dirigea vers la marmite qui se trouvait encore au feu, le supplia de rester encore un moment avec eux. Arangwanda le fit comprendre que ça ne dépendrait pas de lui. La guerre est finie, il faut que tout revienne dans l'ordre, disait-il.

— J'étais surpris dans une salle d'examen par la guerre. Comme elle est finie, je pense qu'on va organiser une session spéciale avant de reprendre une nouvelle année scolaire. Poursuivit-il.

C'est après ses explications qu'elle avait retrouvé son sourire. Tout en lui tendant une assiette remplie de nourriture et une deuxième contenant du manioc, elle lui dit :

— Manges, manges mon fils, puisque dans quelques jours tu ne seras plus des nôtres. Tu vas regagner Brazzaville avec toutes ses souffrances.

Puis elle continua son propos en se servant simultanément : ... moi je n'aime pas votre ville.

— Pourquoi maman ? demanda Arangwanda.

— Ah ! Il faut toujours avoir de l'argent si tu veux manger, te vêtir ou même pour te déplacer. Arangwanda, tu as vécu pendant trois mois ici au village, combien de fois tu as emprunté le bus pour aller à Mbama, à Ewo ou à Yaba ? Et pourtant ce sont des grandes distances, tu les as parcourues à pied, n'est ce pas ?

— Mais maman ! C'est différent, aujourd'hui tu parles parce que tu es au village. Si tu étais à Brazzaville, tu devais faire autant.

— Certes, mais je trouve qu'à Brazzaville les gens exagèrent. Quand j'étais à Pointe-Noire, je parcourais des grandes distances à pied. Si bien qu'ici au village je n'ai pas eu des difficultés pour m'adapter.

— Oui maman, tout dépend de la personne. Moi à Brazzaville je prends régulièrement les bus. Mais cela ne m'a pas empêché de m'adapter ici. Comme preuve, trois jours après notre arrivée, nous avons effectué la distance Adingo – Yaba à pied, environ trente et cinq kilomètres aller-retour.

Ceci dit, elle s'est mise à rire si bien qu'une partie du bol alimentaire fit une fausse route, puis brusquement elle commença à émettre quelques quintes de toux. Avec son pagne elle essuya ses larmes. Après s'être calmée, elle le fit des rappels sur le jour de leur retour.

— Ah ! Ce jour là tu étais vraiment fatigué, tu avais des pieds enflés et des courbatures.

— Oui maman, n'eut été tes massages et les tisanes que tu me donnais, je ne devais pas être soulagé.

— Arangwanda ! Tu penses qu'une mère peut supporter voir son fils souffrir ? Je pense que j'avais joué le rôle d'une mère responsable.

Tout en la remerciant, il lui fit croire que toutes les situations étaient pareilles.

— Maman ! Si à Brazzaville on a besoin d'argent pour mieux vivre, au village, il faut être fort et endurant pour couper et cultiver les champs...

A peine il n'eut fini sa phrase qu'ils entendirent des pas se diriger vers la grande maison et puis :

— Toc ! Toc ! Toc ! Y'a quelqu'un ? Clémentine tu es où ?

C'était Monsieur David, le père d'Arangwanda. Ils l'avaient reconnu par sa voix. Sa voix d'enseignant dont il en était toujours fier. C'était un homme posé, rigoureux, respectueux et respecté dans son village. C'est le premier cadre de sa zone. Il avait fréquenté l'école des protestants. C'est ce qui explique sa rigueur peut-être. Arangwanda

était son unique fils qui n'avait pas un bon parcours scolaire. Il avait vingt et cinq ans et était à sa deuxième année en terminale. Est-ce parce qu'il était issu d'une mère différente que les autres enfants ? C'est seul Dieu qui pouvait répondre à cette question.

Sa tante maternelle après avoir émis quelques quintes de toux répondit :

— David, je suis dans la cuisine. Je suis ici avec Arangwanda. Puis, Monsieur David se rapprocha d'eux tout en souriant il dit :

— Depuis quand les hommes au village mangent dans la cuisine avec les femmes ? Les hommes ont leur place dans le Olebé. Ta place c'est là bas où tu dois recevoir des enseignements sur la vie au village. Si tu as faim on vient te servir à manger dans ce hangar, ce n'est pas ici dans la cuisine.

Clémentine ayant compris que Monsieur David est un homme de logique, l'interromps en lui disant :

— David, c'est moi qui ai souhaité qu'il reste ici avec moi. Je me sentais seule dans la cuisine.

Après Clémentine les pria d'aller dans la grande maison. Celle-ci est située à quatre mètres de la cuisine. Elle portait une lampe tempête vieillie dépourvue de verre. Le pétrole étant difficile à trouver, il n'est pas possible de laisser la lampe allumée en permanence. Elle tenait dans l'autre main une boîte d'allumette. Puis elle entra la première dans la maison afin d'éclairer le salon. Elle se précipita de prendre une chaise puis donna à Monsieur David.

Clémentine est une veuve. Son mari avait travaillé pendant longtemps à Pointe-Noire. Après son admission à la retraite, il avait décidé de regagner son village natal où il trouva la mort. Il avait construit une grande maison de trois chambres plus un salon, maison construite en briques faites en argile et la toiture en tôles. Dans l'une des chambres étaient stockés les effets de son défunt mari. L'autre chambre était occupée par elle-même et sa dernière fille.

La troisième chambre n'était pas habitée. Elle l'avait proposée à Arangwanda qui avait décliné l'offre sur conseil de ses amis et pour des raisons que tous les jeunes garçons peuvent imaginer.

Tous prirent place autour de la table. Après s'être installée, Clémentine demanda les nouvelles de la maison à Monsieur David.

Après avoir reçu la réponse de Monsieur David, elle posa ses inquiétudes sur l'insécurité qui règne encore à Brazzaville :

— ...Monsieur David, je te prie de conseiller ton fils Arangwanda, car il veut déjà aller à Brazzaville. Il oublie que là bas il y a encore l'insécurité. Moi je souhaite qu'il attende encore.

Monsieur David saisit cette occasion pour exposer l'objet de sa visite :

— Moi, je suis venu pour t'informer que dans une semaine Arangwanda et moi allons vous quitter pour Brazzaville. Il faut qu'il parte avec moi car il a son examen à reprendre. Je souhaite vraiment qu'il s'admette au Baccalauréat cette année.

— Oui David, je veux bien, mais je trouve que c'est trop tôt pour qu'on parle d'examen. Est-ce que la date de cet examen est déjà connue ?

— Non, pas encore. Mais d'ici là je pense. Il faut qu'il parte pour qu'il s'adapte avec l'atmosphère de Brazzaville. J'ai suivi le journal de 13h aujourd'hui et je pense que les nouvelles sont rassurantes.

— David, tu parles comme si tu étais à Brazzaville.

— Mais Clémentine ! Je le suis déjà en esprit. Moi aussi ça me concerne, je dois reprendre le travail.

Il dirigea ensuite son regard vers son fils et dit :

— Arangwanda, tu as suivi ce que je viens de dire à ta tante, tu dois t'apprêter car dans une semaine nous allons partir.

Clémentine posa une autre inquiétude à Monsieur David :

— Mais vous allez attendre le véhicule arrivé jusqu'ici n'est ce pas ?

— Non ! Répondit David. Ce sera retarder les choses. Tu sais depuis quand le dernier véhicule est passé ici ? Un mois, je dis bien un mois. Nous allons marcher jusqu'à Ewo et de là, nous aurons facilement un moyen pour Brazzaville.

Quand Arangwanda entendit qu'ils vont marcher jusqu'à Ewo, cela le fit frémir. Il était très déçu car il a un mauvais souvenir de ce parcours. Cela le fait rappeler le jour qu'ils avaient parcouru cette distance en un jour. Il était fatigué, il avait des courbatures. Ce qui le fait peur tout au long de cette distance c'est le pont en liane qui traverse le fleuve Kouyou : Ontsasi. Ce pont lui donne souvent des vertiges. Ensuite vient la grande savane qui sépare le fleuve Kouyou du village Mboma.

Après ces moments de pensée, Arangwanda demanda à son père la date précise du voyage :

— Le jeudi prochain. Répondit son père. Prépare-toi déjà à cette longue marche mon petit. Commence à informer tes amis. Poursuivi t-il.

Quand il finit d'adresser la parole à son fils, ils entendirent les sons de tam-tam en provenance de l'avenue principale. Monsieur David profita de ce bruit pour taquiner Arangwanda :

— Arangwanda, tes amis t'appellent pour leur dire au revoir.

Des rires se sont suivis. Puis sa tante Clémentine s'interrogea :

— Quelle est la danse qui est prévue aujourd'hui : Ezo-bolo ou Congo Rouge ?

Et Monsieur David réagit aussitôt :

— Demande à Arangwanda le chef du village. Rien ne peut se passer à Adingo sans qu'il ne soit au courant. S'il avait fait un an ici, il allait se comporter comme un véritable villageois. Heureusement qu'il va partir dans une semaine.

Il ne répondit point à la question mais savait qu'il s'agissait d'une plaisanterie. Au fond de lui il savait que c'était la danse Ezobolo. Une danse qui était programmée chaque mardi et jeudi, alors que Congo Rouge chaque lundi et samedi. Ezobolo est une danse qui regroupe presque tous les jeunes du village, filles comme garçons. C'est au cours des danses que les jeunes se rencontrent, les jeunes couples se forment. Arangwanda aimait bien assister à cette danse. Il se leva ensuite pour se diriger vers la fenêtre afin de vérifier si les jeunes étaient déjà arrivés au lieu de la danse. Il n'y avait encore que trois garçons et une fille. Puis il revint chez ses parents pour leur annoncer son départ :

— Bon ! Papa et maman, je vais devoir vous quitter. Je vais déposer ma serviette à la maison afin de rejoindre mes amis à la danse.

Monsieur David en profita pour annoncer aussi son départ :

— Clémentine, moi aussi je m'en vais. Je me sens un peu fatigué. Aujourd'hui je vais dormir à temps parce que demain j'irai à Doubandzo voir ma sœur Eyika. Je vais faire un aller-retour. Donc il faut que j'aie me reposer.

Ceci dit, Monsieur David, Clémentine et Arangwanda se dirigèrent vers la porte. Quand ils arrivèrent à l'avenue, Clémentine s'arrêta, main gauche à la hanche, l'autre main frottant les yeux, tout en s'étirant et dit :

— David, je vous laisse ici. Nous allons nous revoir demain à ton retour. N'oublie pas de transmettre mes salutations à ta sœur Eyika. Quant à toi Arangwanda, je te souhaite une bonne nuit et amuses-toi bien avec tes amis.

Après ces propos, elle se retourna et se dirigea vers sa maison. Monsieur David s'en alla lui aussi. Tandis que Arangwanda s'orienta vers ses amis de la danse pour les saluer.

— Bonsoir tout le monde ! dit-il.

Puis ils répondirent ensemble. Le chargé d'animation du groupe se rapprocha d'Arangwanda et lui demanda :

— Arangwanda, tu ne m'as pas l'air d'être en forme, pourquoi es-tu triste ? Qu'est ce qui ne va pas ?

Tout en le tenant aux épaules, Arangwanda rassura son ami que tout allait bien :

— Je suis un peu triste parce que dans une semaine je vais vous quitter. J'ai le cœur serré au moment où je t'apporte cette nouvelle. Vous allez beaucoup me manquer.

De façon spontanée il demanda à Arangwanda s'il sera présent à la danse le soir, car disait-il une surprise lui était réservée.

— Naturellement je serai présent. Répondit-il, je veux savourer pour la dernière fois les délices de mon village. Il est maintenant dix neuf heures trente, dans trente minutes je vais revenir.

Après avoir rassuré son ami, Arangwanda poursuivit sa marche. A peine qu'il a effectué un, deux, trois et quatre pas qu'il entendit une voix féminine l'interpeller :

— Arangwanda ! Arangwanda ! Attends-moi.

Il s'arrêta et vit venir la silhouette d'une demoiselle, mince dont la taille variait entre un mètre soixante dix. C'était Prudence. Une fille qui s'était retrouvée au village à cause de la guerre.

Quand elle arriva près d'Arangwanda, il lui demanda si elle était dans la foule.

— Non, je partais voir la danse. Quand je t'ai aperçu, j'ai décidé de venir te rencontrer. Je ne voulais pas t'appeler avant parce que tu étais avec Abounga le chargé d'animation.

— Mais pourquoi ? demanda t-il

— A cause de leur médisance. Je n'aime pas les gens qui parlent trop. Ils ne sont pas discrets. Dit-elle.

— Il faut les comprendre toi aussi, ils n'ont pas assez de loisirs. Chaque fois qu'ils se retrouvent, ils sont à la quête des informations.

— Oui, mais il faut qu'ils se contentent de leur vie privée. Moi je n'aime pas quand on contrôle mes activités.

Au fait, tu te diriges vers ta case, aujourd'hui tu ne vas pas assister à la danse ?

— Si ! Je vais d'abord laisser mes effets, après j'irais danser. Veux-tu m'accompagner à la maison ?

Sourire d'abord puis elle donna son accord.

— D'accord, allons-y.

Ils se dirigèrent vers la case d'Arangwanda. La maison d'Arangwanda est située dans le secteur de ses parents paternels. Il occupait l'annexe de la maison de son cousin Ndzila. Lui et sa femme vivaient dans la grande maison.

Après cinq minutes de marches, ils arrivèrent à la maison. Puis il invita Prudence de prendre place sur un fauteuil fait en liane. Lui aussi prit place sur le lit fait en bambou sec. Un lit mesurant environ un mètre soixante quinze sur quatre vingt dix centimètres. La chambre était éclairée par une lampe tempête placée sur une tablette. Après s'être installée, Prudence demanda à Arangwanda l'heure de départ :

— Dans trente minutes. Quoi tu es pressée ? répondit-il.

— Non ! Juste une question de précision.

— Il faut que j'assiste parce que Abounga, le chef d'animation me réserve une surprise, mais je ne sais pas laquelle. Peux-tu avoir une idée ?

— Non ! Peut être qu'il veut te donner un poste au sein du groupe.

— Un poste ? Non ce n'est plus possible. Mais je voyage déjà le jeudi prochain.

J'irai avec mon père. Je viens même d'en parler avec Abounga.

— Tu vas à Brazzaville ? Mais c'est trop tôt. Il y a encore l'insécurité là-bas.

— Oui, mais pas comme les gens le pensent. Je trouve que les gens dramatisent trop la situation. De toutes les façons, c'est mon père qui en a décidé ainsi.

— S'il en est ainsi, je peux donc deviner l'objet de la surprise que Abounga te réserve.